

بحوث جامعية
Academic Research
Recherches Universitaires
عدد 7

الاستبداد والحرية
Despotisme & Liberté
Despotism & Freedom

جانفي 2010
بحوث مجمعة أشرف على نشرها الأستاذان :
عبدالعزیز العیادی - علي الزیدي

بحوث جامعية
Academic Research
Recherches Universitaires
N° 7

الاستبداد والحرية
Despotisme & Liberté
Despotism & Freedom

Janvier 2010
Etudes éditées sous la direction de :
AYADI Abdelaziz - ZIDI Ali

الاستبداد والحرية
Despotisme & Liberté
Despotism & Freedom

UNIVERSITE DE SFAX
Faculté des Lettres et Sciences Humaines

Recherches Scientifiques

**Revue de la Faculté des Lettres
et Sciences Humaines de Sfax**

N° 7

Variations sur l'amitié : Notes sur *Robinson Crusoe* et *Les Grandes espérances*

AJROUD Habib

Université de La Manouba

Variations : l'image porte en elle l'harmonie que suppose la représentation que l'on se fait d'ordinaire de l'amitié. Le terme signale néanmoins le flou artistique, le paradoxe d'une «catégorie d'existence» (El Mur 11) réfractaire à la conceptualisation. La difficulté de définir l'amitié est telle que Dimitri El Mur la décrit comme un «problème perdu» (11) pour la philosophie. La «catégorisation spécifiquement éthique de l'amitié» (El Mur 34) par Aristote, ainsi que les autres tentatives qui ont suivi n'ont abouti qu'à faire ressortir son «insituabilité» (El Mur 11). Cette difficulté de définition tient peut-être à la polysémie ontologique de l'amitié née de son inscription dans une multitude de pratiques sociales depuis l'antiquité.

L'anecdote de l'encyclopédie chinoise, qui ouvre *Les mots et les choses*, rapporte une classification des animaux qui commence par ceux «appartenant à l'empereur», et finit par ceux «qui de loin semblent des mouches» (7). De son côté, Christopher Hill décrit la manière dont, au 17^e siècle, la magie comblait aux yeux des citoyens anglais les lacunes de la science. Ainsi, l'onguent était appliqué sur larme qui avait causé la blessure en vertu de la croyance en l'existence de mystérieux liens de sympathie (180). Dans les deux cas, ce qui semble à première vue une aberration ridicule se rapporte en fait en toute logique aux données matérielles et culturelles de chaque pays et de chaque époque. Pierres angulaires de l'approche adoptée, celles-ci guideront l'étude de cette valeur hautement subjective qu'est l'amitié dans *Robinson Crusoe* et *Les Grandes espérances*.

Associer un des pères fondateurs de l'individualisme agressif, fondement du mythe de la mission civilisatrice de l'Occident, et le plus «social» des écrivains du début de l'ère victorienne, peut

paraître un choix curieux. Néanmoins, Defoe et Dickens, en tant qu'icônes de la culture britannique, et même anglophone, ont des rapports plus profonds qu'il n'y paraît, ne serait-ce qu'à travers le statut des deux œuvres considérées. *Robinson Crusoe* a fourni le levain idéologique et imaginatif du projet colonial européen tout au long du 19^e siècle. De son côté, *Les Grandes espérances* a longtemps été la pierre de touche du modèle moral, social, et affectif projeté par la Grande-Bretagne à l'intention de son propre peuple comme des autres. Avec *Le Capital* de Karl Marx, et *La Bible*, il a figuré parmi les livres les plus lus au monde.

L'amitié se fonde sur la foi chez Saint Augustin. L'étude comparative de cette valeur majeure dans *Robinson Crusoe* et *Les Grandes espérances* aidera à jauger leur rapport à cette foi chrétienne dont se réclament leurs auteurs respectifs. Point n'est question de référence directe par Defoe et Dickens aux idées de Saint Augustin sur le sujet. La conception de l'amitié que se font les protagonistes des deux romans, permettra plutôt d'éclairer le mode de cristallisation de l'héritage culturel pertinent. Le roman, disait Bakhtine, transforme les éléments qu'il emprunte aux autres genres (89). De son côté, George Rudé a montré comment parmi les idées dont elle hérite, l'idéologie populaire fait une sélection adaptée à ses propres fins (36). Ce travail envisage d'explorer la possibilité d'une démarche similaire chez Defoe et Dickens.

Amitié et présence de Dieu

Afin d'aborder le concept d'amitié chez Defoe et Dickens, il faut garder à l'esprit que tous deux articulent les valeurs qu'ils entendent défendre sur le sacré. Médiatisé par le rapport à Dieu, celui-ci se manifeste de manière fort différente chez l'un et l'autre. Chez Defoe, Dieu se présente sous la forme d'un bilan individuel toujours recommencé. Véritable état financier de l'âme, cette représentation contraste singulièrement avec celle qui, dans Dickens, fait du Dieu-Amour des chrétiens la source de la générosité et de la charité qui sous-tendent la vie de la communauté. Pour décrire l'état d'esprit de Robinson Crusoe, Defoe utilise le terme "rambling", qui signifie l'errance tant sur le plan physique que moral. Agité, déchiré entre le désir de prendre la

mer et le devoir d'obéissance à son père, qui lui propose l'horizon sans aspérité d'une vie sédentaire, dévoré par un élan dont l'objet lui demeure inaccessible, le personnage ne ressent guère cette amitié avec soi-même dont parle Saint-Augustin. La présence de Dieu, condition sine qua non de cette amitié, ne se manifeste pour lui que par intermittence et sur un mode dégradé. A travers les diverses répétitions préliminaires à son grand départ, il n'invoque le Seigneur qu'un bref instant, pour implorer son aide et sa pitié, quand gronde la tempête, et que sa vie est menacée.

Robinson Crusoe vient à Dieu lorsque s'impose à lui l'idée de son destin. La fièvre qui le dévore dans l'île déserte sur laquelle il s'est échoué l'amène à entrevoir par le cauchemar le naufrage possible des âmes, bien plus grave que celui des bateaux. Il réalise alors la grâce qui l'épargne, et a mis sur son chemin le livre sacré qui lui ouvre le chemin de la quête de Dieu. On le croirait ouvert à cette générosité qui le comble dans ces retrouvailles avec Dieu et avec lui-même. Sa réaction lorsqu'il découvre la trace de l'autre sur la plage balaie toute illusion sur sa foi retrouvée. Le Robinson effrayant, tel qu'il se voit dans son nouvel accoutrement sur l'île offre un commentaire ironique sur ce qu'il est vraiment devenu. Jusque-là, plein de ressources dans son isolement, Robinson Crusoe dément l'idée selon laquelle «sans amis personne ne choisirait de vivre, eût-il tous les autres biens» (Aristote, *Ethique à Nicomaque*, VIII, 1). De même, au début du roman il ne nourrissait guère envers son père ce sentiment naturel d'affection qu'Aristote prête aux fils (*Idem*).

Ses rêves dorénavant ne reflètent que des projets de domination où l'autre na de rôle que d'être assujéti. La Providence appuierait ces projets par des signes secrets qu'il appartient au seul Robinson de détecter, d'interpréter et de rapporter au lecteur. Robinson attribue le privilège de l'avertissement secret qu'il reçoit de l'existence d'un danger à «quelque agent amical». La nature de celui-ci importe peu, mais elle révèle une communication avec un monde spirituel invisible dont l'action s'exerce pour notre bien (*Robinson Crusoe*, 250). Ironie toute mystérieuse, pendant que Robinson est dans l'île déserte, une partie de sa fortune va au monastère de Saint-Augustin, théoricien de l'amitié chrétienne (280).

Pip, le héros des *Grandes espérances*, entame son itinéraire au crépuscule dans un cimetière, rongé par le froid et le doute identitaire face aux tombes muettes de ses parents et de ses frères. Là cependant, il trouve d'instinct la charité et la solidarité. Agressé par Magwitch, bagnard en fuite, une fois sa peur quelque peu passée, il ne peut s'empêcher de regarder avec commisération le corps meurtri de ce frère perdu, zigzaguant entre les tombes. Il ira même jusqu'à transgresser un des dix commandements pour lui apporter à manger et de quoi se libérer de ses chaînes. Magwitch, en retour, le disculpera en mentant et en prenant sur lui la responsabilité du vol de la nourriture et de la lime qu'il lui avait fait commettre. L'élan de compassion de l'enfant pour le prisonnier évadé, comme la reconnaissance de celui-ci, trouve sa source dans la conviction de Dickens que la bonté des hommes est innée, et perdure sous une forme résiduelle dans les pires circonstances. L'action de Pip procède également de cette générosité, ce sentiment désintéressé d'amitié pour l'autre que Saint Augustin lie à l'amitié avec soi et l'amitié avec Dieu. A ce moment de sa vie, le jeune garçon, malgré le sens de la perte, et l'angoisse identitaire (1-2) que lui a laissé la mort de ses parents, se nourrit de la chaleureuse amitié sans réserve de son beau-frère Joe. Avec celui-ci, qu'il traite comme une sorte de grand enfant (6), le lie une complicité joyeuse, qui égaye leur commensalité quotidienne, laide à dépasser les mauvais traitements que lui inflige sa sœur. Il n'envisage d'avenir qu'en commun avec Joe, ni d'autre métier que celui que Joe lui apprendra.

Pip connaîtra par la suite ce qu'il faut bien convenir d'appeler un dérèglement de l'amour.⁽¹³⁴⁾ Le nom même de la fille dont il tombe amoureux (Estella) et le caractère cauchemardesque du lieu où il la rencontre (ironiquement dénommé Satis House) désignent l'ampleur du désastre. Pourtant, tout le périple de Pip ne le mène qu'au toucher enfin amical de la femme tant aimée (459), et à la reconnaissance de la dette qu'il a envers le père de celle-ci. Auparavant, honteux jusque de son propre corps, et de ses mains rugueuses (57), il s'était détourné peu à peu de ceux qui avaient entouré son enfance d'orphelin de leur affection, de leur amitié

134) Voir Saint Augustin, *Cité de Dieu* XXII, 8.

véritable. Une fortune promise lavait aveuglé et lavait mené à ce reniement. Ironiquement, ses espérances étaient liées à Estella, mais non de la manière qu'il espérait. Même lorsqu'il se promenait dans sa petite ville natale pour passer le temps avant de rendre visite à Miss Havisham, Pip évitait la partie où ils vivaient, à l'autre bout de la ville (217). Les huîtres et le cabillaud qu'il leur envoie en guise d'excuse (232) ressemblent plus au pourboire que l'on donne à un valet dont on prend congé qu'à un don véritable. Bien plus, ils sont le signe que l'argent sépare ainsi les deux camps et consacre la perte de leur commensalité. La parodie à laquelle se livre l'apprenti du tailleur du coin à cette occasion souligne l'aliénation de Pip, et l'insurmontable barrière qui le coupe de ses anciens amis (*Les Grandes espérances*, 231-32). Placée avant l'envoi des «cadeaux», elle contribue à en faire ressortir le ridicule. Bidy ne s'y trompe pas, elle qui avait déjà subi l'humiliation d'être traitée d'envieuse (141-2), et n'hésite pas à mettre en doute la constance de Pip envers son vieil ami Joe lorsqu'il prétend plus tard qu'il va venir le voir souvent (268-9).

Sans être théologien, Joe voit bien les errements de son jeune ami. Cependant, il se tient à distance de lui, et s'abstient de le juger. Quand vient la chute de Pip, il est là, solide et fidèle, pour panser les blessures, éponger les dettes, et partir dès que s'annonce la guérison. Il est la preuve vivante «qu'il n'y a aucune différence entre un homme bon et un véritable ami» (Aristote VIII, 1).

De son côté Pip entame un long périple pour retrouver le chemin des valeurs qui ont guidé sa première action envers Magwitch. Jamais le dérèglement de l'amour n'atteint chez Pip le stade de la rupture totale avec l'autre, de cet enfermement que symbolise l'île déserte. L'expérience de Dieu, en termes d'amitié avec soi ou avec autrui, se passe pour lui au milieu des autres. Et lorsqu'il s'écarte de Joe, il ne manque pas de nouer de nouveaux rapports amicaux fondés sur la générosité et la compassion. Obsédé par la nécessité de devenir un gentilhomme, il organise néanmoins d'une manière désintéressée et discrète l'avenir affectif et économique de son jeune nouvel ami pauvre, Herbert Pocket. Alors même que son rêve s'écroule, il y met la dernière touche en s'adressant à la femme dont la haine des hommes est en partie responsable de son malheur. Ainsi, toujours présent au fond de son cœur, son sens de

la place de l'autre dans sa vie guide autrui sur le chemin de l'amitié. De même, il est capable, au comble de ses errements, de favoriser les dispositions amicales. Avec Wemmick, apôtre des biens transférables, souvent derniers vestiges des condamnés à mort qu'il a accompagnés, il détecte et sollicite des gestes amicaux (188, 367).

Pip et Robinson font l'expérience de la solitude, du manque plus ou moins long, plus ou moins douloureux de chaleur humaine. Certes, les chemins qui les mènent à cette situation, comme le sentiment d'absence de rapports affinitaires satisfaisants qu'ils ressentent se différencient l'un de l'autre. Néanmoins, une adhésion certaine aux valeurs chrétiennes, et au rapport à Dieu semble régir ces deux itinéraires.

La valeur de la présence de Dieu informe l'histoire de la vie des héros des *Grandes espérances* et de *Robinson Crusoe* de manière d'autant plus précise quelle est racontée par les narrateurs adultes. Leurs récits portent le poids de leur longue expérience, et sont informés par leur recherche de la cohérence, ne serait-ce qu'en termes de justification. La foi plus mûre du narrateur imprime à l'histoire le sens d'un cheminement. Pour l'analyse de l'amitié, celui-ci présente autant d'intérêt que la présence de la culture chrétienne chez les protagonistes.

Au fil des jours, cependant, Pip finit par prendre le chemin de cet égarement initial de Robinson, qui de son propre aveu est inhérent à sa structure mentale. Dans un cas il s'agit du fait d'une tournure d'esprit dont le personnage ne se départit jamais. Dans l'autre, un itinéraire d'égarement est suivi d'un long cheminement vers une espèce de retour aux sources, de guérison. Référence réelle dans la vie commune chez Pip, Dieu sert uniquement de prétexte idéologique à Robinson. Pour mieux comprendre il faut dans un premier temps examiner la manière dont les rapports interpersonnels sont pervertis par le principe d'utilité.

Amitiés agréables et utiles

Le terme ami ne semble pas couvrir le même sens dans les deux romans. La note finale de chaque roman contient le mot ami,

au singulier et lié à l'indéfectible utilité chez Robinson (272, 279, 281, 282, 284, 286, 303, 304), plus souvent au pluriel, et lié au don de soi chez Pip (437, 440, 445, 446, 448, 456, 457, 459, 460). En fait même dans sa période d'errance, Pip recherche plutôt des amitiés agréables. Les rapports qu'il entretient avec ses camarades, tels Herbert Pocket, baignent dans une atmosphère de légèreté et de franche insouciance à cette époque de sa vie. Son adhésion au club des Pinsons du Bosquet (257), une bande de farfelus, y ajoute une pointe d'irresponsabilité. Néanmoins, Pip étonne ceux qu'il rencontre lorsqu'il va au-delà, et les rappelle à leur propre humanité (Wemmick, Havisham). En fait il agit en véritable pôle de l'amitié, suscitant l'hostilité des envieux ou des cyniques, (Orlick, Drummle), à l'exception d'Estella, et l'admiration, la coopération, et l'émulation des esprits sains (Herbert, Startop, Clara). Ceux qui autour de lui cherchent des amitiés utiles sont clairement désignés comme des êtres dégénérés (Pumblechook) à qui il manque une dimension (Jaggers et les proches de Havisham). La plupart finissent plutôt mal.

Les amis comme les ennemis de Pip ont des corps, des gestes, une manière de se mouvoir dans l'espace. Ils offrent une prise physique à la perception. Leur personne, leur attitude comme leur environnement peuplent le regard de Pip tout au long de son itinéraire d'une multitude d'images qui résument leur être. Leurs tics et leurs petites phrases réitérées semblent même apporter un complément à leur apparence physique brossée en quelques traits. Magwitch mange comme un chien, porte un foulard noué autour de son front, et sa gorge émet un drôle de bruit lorsqu'il est ému. La bouche de boîte postale de Wemmick semble confirmer l'attention qu'il porte aux biens transférables qu'il n'hésite pas à arborer sur sa personne. L'air d'oiseau perdu de Joe illustre l'innocence et la sincérité des déclarations d'amitié qu'il fait à Pip dans les mêmes termes «*ever the best of friends*». Herbert Pocket ne se départit jamais de la pâleur de son visage, prélude à la correction initiale que lui inflige Pip presque à sa demande. Le match de boxe dans lequel s'engage le jeune homme pâlot contre un apprenti forgeron paraît ainsi perdu d'avance. La conclusion de ce premier contact violent, cependant illustre l'esprit sportif d'Herbert. La bonne nature de Pip fera le reste lorsqu'il le retrouvera à Londres en tant

que colocataire. Ironiquement, le surnom que donne Herbert à Pip, en rappelant le métier auquel celui-ci était destiné initialement, cristallise l'harmonie entre ces deux jeunes gens pauvres. La pâleur du jeune homme de la ville élevé par une mère irresponsable, s'alliera aux mains rugueuses de l'apprenti forgeron qui l'ont rossé dans une amitié naturelle entre gens de conditions similaires. En comparaison, l'efficacité tout en calcul d'un Jagggers est signalée dès sa première rencontre avec Pip par sa grosse tête, ses grandes mains et sa grosse chaîne de montre, comme si ses aptitudes à la compréhension et à la préhension, étaient compatibles avec son sens du temps utile. Ses défenses, concrétisées par sa forte carrure, ses sourcils en bataille, et ses yeux méfiants, sont rehaussées par son habitude de se mordiller l'index, qu'il n'hésite pas à faire dès qu'il voit Pip. Sans jamais s'engager, Jagggers indique l'opportunité à qui ne sait pas toujours la voir. Lui-même en tire toujours parti sans courir de risque, à la différence de la foi en l'ami, toujours lie à un pari sur l'autre.

Amis et connaissances de toutes sortes se croisent, collaborent, se jouent la comédie, ou se confrontent. Lorsque Pip vole la nourriture chez Joe, son sentiment de culpabilité est atténué par la pensée qu'il ne fait du tort qu'à celle qui exerce le pouvoir réel à la maison, sa sœur. L'idée de prendre quelque chose à son ami Joe lui est intolérable. Cependant, dès que Pip va voir Miss Havisham pour la première fois, l'envie de certains gens autour de lui (sa sœur, l'Oncle Pumblechook) s'attache à ses pas. Pressé de questions par ces adultes avides de rapports avec un monde qui les ignore, le jeune garçon, sentant qu'il est jaloué par certains d'entre eux pour sa nouvelle sa position, leur ment à tous, y compris Joe. Il leur raconte une histoire fantastique de carrosse recouvert de velours noir, de chiens, de vaisselle en or et de vin et de gâteaux, et de drapeaux et d'épées agités par lui-même, Estella et Miss Havisham au milieu des hourrahs (62-3). Ce mensonge avoué ne lui aliène guère son ami Joe, qui se contente de lui signaler que ce n'est pas là une manière de quitter le monde auquel il appartient (64-66). Plus tard, Joe surprendra tour à tour Miss Havisham et Jagggers, en écartant avec simplicité leur manière de donner à sa relation avec Pip un aspect pécuniaire.

«L'attachement pour les choses inanimées ne se nomme pas amitié» (Aristote VIII, 2). Aussi les rapports d'argent contribuent-

ils à pervertir les relations entre les hommes dans les *Grandes espérances*. L'amitié entendue comme le «lien des cités» (Aristote VII, 1), en pâtit de diverses manières. L'attitude de Pip envers Estella, est ironiquement l'envers de celle de Magwitch envers lui. Pip souhaite changer de monde pour sa bien-aimée. Magwitch, toujours rejeté dans sa jeunesse pour sa pauvreté évidente, semble penser faire le bonheur de son jeune ami en changeant son monde. Lun et l'autre pensent le faire avec l'argent, sans se préoccuper de l'origine peut-être douteuse de celui-ci, à ses rapports possibles avec le monde du crime.

Lorsqu'arrivent les grandes espérances de Pip, un cercle de déférence quasi-obséquieuse se crée autour de lui. Le tailleur du coin applique une discipline violente à son apprenti pour le pousser au respect du nouveau riche. Le garçon, qui se vengera des grands airs de Pip en les parodiant, sauvera la vie de ce dernier plus tard en donnant à ses amis qui le cherchent des indications précieuses. Mais le cas le plus flagrant est celui du grainetier Pumblechook, passé maître dans l'art de torturer le jeune homme en lui appliquant rigoureusement les règles de l'arithmétique, et qui décide du jour au lendemain qu'il est son ami et son bienfaiteur, et poussera le zèle jusqu'à la calomnie.

Le mensonge délirant de Pip, comme la parodie de l'apprenti de Trabb, illustre cependant le danger de l'élément ludique inhérent à la fiction, alors même qu'il rappelle le rapport entre système et jeu. Dans cette logique, l'amitié na que le recours de se soumettre à la règle, celle des rapports de marché. Car si l'amitié est vécue par Pip en tant qu'agrément d'abord, l'argent intervient pour apporter des solutions aux amis. Cette utilisation l'argent n'est pas toujours reconnue comme un geste amical, cependant. A deux reprises, Pip rejette le lien avec Magwitch, lorsqu'il a confirmation de la provenance de l'argent de ses espérances (par les détenus qui voyagent avec lui et par son bienfaiteur).

Par contre, on chercherait vainement une description de l'apparence physique des amis de Robinson. La plupart des individus que Robinson présente comme ses amis sont passablement désincarnés. Le capitaine avec qui il débute dans sa carrière de négociant, sa veuve qui prend le relai après sa mort, le capitaine

Portugais qui lui achète Xury et l’emmène au Brésil, ses amis planteurs là-bas, sont autant de personnes sans visage. Ils existent plutôt par des actes dans le fonctionnement général de sa vie. Tels des rouages, ils interviennent par tel ou tel apport à sa fortune ou à son bien-être. Ils aident à résoudre à point nommé les problèmes qui se posent à lui. Ils lui procurent des services, et lui offrent des occasions quasi-inespérées, comme si leur existence n’avait d’autre but que celui de lui être utile.

Il existe une curieuse exception, certes, la description physique de Vendredi. Tentative de donner visage humain à celui-ci, présenté une seule fois comme un «ami reconnaissant» (224), elle ne le sort guère du monde des sous-hommes. Robinson insiste sur ressemblance de Vendredi avec les Européens, ce qui semble justifier qu’il trouve ce jeune homme de vingt-six ans environ beau (205), et son corps bien fait. Une fois en Espagne, cependant, il n’hésite pas à le remplacer par un valet blanc comme il se doit.

Il ne paraîtra guère étrange que Robinson Crusoe se lie d’amitié avec quelques individus sur la surface fluide de la mer, ou en rapport avec elle. Les amitiés se nouent et se dénouent souvent en mer, ou en rapport avec elle, souvent pour ainsi dire au gré des vents. Même avec Dieu, en fin de compte, Robinson Crusoe entretient des rapports fondés sur l’utilité. Le seigneur le sauve de la noyade et guide ses pas dans la détresse. Sa foi lui conseille également la prudence la première fois qu’il examine ses rapports possibles avec les autochtones. Envisageant une action violente contre eux, il se souvient que la religion ne l’y autorise pas vraiment.

Les deux vraies amitiés vécues par Pip avec Joe et Herbert partent de la vie en commun ou tendent à la promouvoir. La seule affaire qu’il aide Herbert à monter à son insu, et à laquelle il finit par s’associer, naît de leur cohabitation et vise à favoriser le rapport de son ami avec sa fiancée Clara. A l’inverse, le quotidien de Robinson, pas plus que ses aspirations, ne comporte guère de vie commune. A l’horizon de ses rapports avec autrui, ne se profilent que le contractuel propre aux «âmes mercantiles» (Aristote VIII, 7).

Il semble clair dès lors que le sens du système, de la règle régit bien plus l'amitié telle quelle est vécue dans *Robinson Crusoe*. Robinson décrit l'imbrication des relations d'affaires dans le réseau d'amitié comme une «amitié stricte» (RC, 17).

Amitié et identité nationale (cité)

Valeur-charnière, l'amitié est au confluent des espaces privé et public, ontologiquement liée à l'organisation de l'un et de l'autre. Dans *Robinson Crusoe* Defoe la primauté du système social sous-tend sa vision d'un échange inégal entre ces deux espaces. L'individu semble concourir activement à son propre assujettissement aux éléments de ce système (religion, argent, nation). Malgré sa révolte contre la stagnation bourgeoise que lui propose son père, Robinson souscrit bien aux valeurs qui structurent la vie de sa communauté d'origine. Sa quête d'enrichissement, et de domination de territoires et de peuples dans ce but, intègre jusqu'à sa prétendue conversion. La crise spirituelle qu'il traverse ne l'empêche guère de mettre en lieu sûr l'argent qu'il trouve, et ce dans un endroit où il ne peut servir. De même, le Dieu qu'il retrouve à l'issue de cette crise lui communique mystérieusement la volonté de poursuivre les activités esclavagistes qui l'ont conduit au naufrage sur l'île déserte. Née de la prudence et du souci affiché d'assurer sa propre sécurité, l'hésitation qu'il connaît auparavant se révèle être de courte durée. Habillé de casuistique et de chauvinisme politique et culturel, le lucre abondant récompense presque par hasard le long isolement de Robinson. En fait, dans la tête de celui-ci, comme dans son pays, les marchands du temple ont pris possession de la cité de Dieu, pervertie par l'appât du gain.

Les groupes occupent une large place dans la détermination des rapports humains dans *Robinson Crusoe*. Les catégories d'hommes (Dickens utilise le terme *class* pour les désigner dans la préface à *Nicholas Nickleby*) sont soumises à une logique d'appartenance nationale et culturelle qui les surdétermine dans une bien plus grande mesure chez Robinson que chez Pip. Dans ce processus, l'attitude de Robinson semble régie par une tentative de délimitation de sa propre identité par rapport à celle de l'autre, et cette quête semble beaucoup moins présente chez Pip.

Malgré des références chrétiennes semblables en apparence, l'amitié chez Defoe est beaucoup plus proche de la conception aristotélicienne des rapports politiques. Selon Aristote, en effet, «[c]est au sein d'une communauté que toute amitié se réalise» (*Ethique à Nicomaque* VIII, 13) et les «communautés sont ...manifestement des fractions de la communauté politique, et les espèces particulières d'amitiés correspondent aux espèces particulières de communautés» (*Ethique à Nicomaque* VIII, 11). Partant d'une vision de l'Angleterre en tant que «nation commerçante» (voir Dharwadker 63-84), Robison divise le monde en deux : ceux qui peuvent procéder à des échanges entre eux, et ceux dont on peut à la limite faire commerce. Outre les Anglais, cinq communautés sont représentées : Les Espagnols, les Portugais, les Turcs, les noirs africains et les autochtones américains. La Hollande, et surtout la France, alors rivale de l'Angleterre, ne sont même pas mentionnées. Les Portugais sont les relations d'affaires providentielles. Comme les Anglais, ils sont représentés en tant qu'individus, mais aussi en tant que groupe (de planteurs au Brésil). Pour les autres groupes la représentation va du général au particulier.

Partie de la découverte de la trace d'un pied nu sur le sable de la plage, la conscience d'une autre présence plonge immédiatement les autochtones américains dans la sphère de la barbarie. Aux yeux de Robison, ils sont pires que le diable lui-même (155). Tapis à l'affût, Robison les guette, et construit son rapport à ces êtres différents en termes d'hostilité absolue, située entre deux regards mauvais : le leur qu'il anticipe avec terreur, et celui qu'il jette sur eux.

Les Musulmans et les autochtones américains (même convertis) ne perdent jamais leur statut de groupe hostile et/ou subalterne qui justifie leur assujettissement. De même, les noirs africains sont toujours traités en tant que marchandise, et esclaves potentiels. Alors qu'il s'apprête à quitter la côte africaine pour d'autres cieux, et décrivant des Africains qui l'ont bien accueilli, Robison utilise machinalement le possessif, et les appelle «mes noirs amicaux» (31). Prédicateur, Robison semble soumettre aux exigences de ses projets tout ce qui diffère de lui, en tout cas les autres hommes. Même lorsqu'il est sauvé et entouré d'«amis»

planteurs portugais au Brésil, c'est à lui que l'on s'adresse pour organiser l'expédition de chasse aux esclaves africains.

Les amis de Robinson, comme ceux de Pip, sont Chrétiens et liés les uns aux autres par d'utiles rapports d'argent. Mais les premiers sont définis souvent en tant qu'Anglais par rapport aux ressortissants d'autres nations chrétiennes classées en termes de hiérarchie morale dans leurs relations avec d'autres peuples. Pourtant les relations économiques entre nations européennes à l'époque semblaient bien établir une sorte de lien de parenté,⁽¹³⁵⁾ particulièrement avec le Portugal dont l'Angleterre contrôlait le commerce (Wheeler, note 67), Aux yeux de Robinson, l'Espagne porte la palme de la cruauté. Néanmoins, lorsque Robinson a affaire à des «sauvages», son choix est vite fait. Cela ne l'empêche guère, cependant, d'instrumentaliser les uns et les autres le moment venu, lorsqu'il s'agit d'organiser la vie sur la nouvelle colonie qu'il fonde sur l'île naguère «déserte». A la différence des autres, même les criminels anglais auront le privilège de recevoir des épouses anglaises.

Cette vision du monde tend à l'instrumentalisation de l'autre à tel point qu'il en perd son intégrité physique quel que soit le cas. Les uns, on la vu, n'ont pas de corps, les autres sont réduits à l'état de cheptel taillable et corvéable à merci, et monnayable à l'envi.

La perversion de cette instrumentalisation n'épargne cependant pas les autres nations dans *Les Grandes espérances*. L'Australie et les pays d'Orient n'ont guère de véritable identité différenciée, mais en tant que simple comptoirs commerciaux dont la seule fonction est de rapporter de l'argent aux citoyens anglais concernés. Le jeu de la pensée qui semble relativiser cet état de choses chez Defoe ressemble néanmoins à cette scène d'*Antonio das Mortes* où le personnage du mercenaire tue sa proie d'un coup de machette au cours d'une danse avec lui.

135) "The novel situates Europeans in a kinship by virtue of a common Christian heritage, the wearing of clothes, use of firearms, skin color, and linked national economies, especially between the Portuguese and English in Africa, Europe, and the Atlantic empire. The threat of the Amerindians also assures the provisional equality of European men" (Wheeler 839).

La présence écrasante du système exerce une influence certaine sur le destin des individus dans *Les Grandes espérances*. Le rapport aux valeurs fondamentales de la communauté des hommes structure la quête de l'identité nationale ; la forêt du sauvage, et le barbare voué au culte de Mammon plutôt que celui du Dieu-amour des Chrétiens sont au cœur de la cité. Se pose alors le problème de l'amitié en tant que «lien des cités» (Aristote, *Ethique à Nicomaque* VIII, 1), et la différence entre «l'amitié qui unit les gens pervers», et celle «entre les gens de bien» (Aristote, *Ethique à Nicomaque* IX, 1).

Sous le signe de l'équivalent général, le crime qui unit Compeyson à Magwitch souille les rapports d'affection. Pris dans l'engrenage de cette perversion, Magwitch se met à rêver de posséder un gentilhomme, et Pip d'en devenir un ; l'un et l'autre se perdent de vue. Fasciné par la signification sociale possible pour lui-même d'une telle éventualité, uniquement perçue en termes économiques, Pumblechook assure Pip à maintes reprises de son amitié (143-7). Sans fondement aucun, cette affirmation réitérée vide le mot de son sens.

Sur un mode différent, la souillure de l'argent lié au crime ne laisse pas d'affecter le terme ami ou ses dérivés appliqués à la description du rapport à autrui d'un Jaggers (185, 230) ou d'un Wemmick (188). Ilot de disposition amicale, la relation de Pip avec Herbert Pocket est elle-même contaminée. Poussant cette logique jusqu'à son aboutissement naturel, un détenu en route vers le bagne affirme à portée de voix de Pip qu'il vendrait tous les amis qu'il a jamais eus pour une livre sterling.

Néanmoins, les *Grandes espérances* ne mettent point en scène une lutte entre nations pour la suprématie économique ou morale. Le problème de la construction d'un système de relations internationales en termes d'amitié, d'inimitié, ou de rivalité n'existe pas, tout simplement. En fait, située essentiellement en Angleterre, l'intrigue du roman établit une sorte de césure entre ce pays et d'autres contrées du monde. Présentées uniquement comme source de revenus pour Pip ou Magwitch, celles-ci sont perçues avec une indifférence qui leur ôte toute chance de participer de l'amitié ou de l'inimitié entre les peuples. Comme le signale

Edward Said, la représentation de l'Australie comme lieu de «réhabilitation mais non de rapatriement de criminels anglais déportés» unit «la recherche du gain, la construction de l'empire, et ... *l'apartheid* social» (xv, xvi). Participant de cette vision «impériale du monde à la vie dure» (Said xii), plus encore que l'Australie, un voile opaque entoure l'Orient vers lequel se tourne Pip pour remédier à ses revers de fortune, le privant jusque d'un emplacement géographique et d'un nom précis. En ce sens, comme le dit Said, le roman contribue à asseoir cette vision de l'Angleterre comme centre, par rapport à une périphérie ayant pour unique destinée d'être instrumentalisée à volonté.

Conclusion

Ainsi, en termes d'amitié, *Robinson Crusoe* et *Les Grandes espérances* mettent en scène une identité nationale tournée vers l'affirmation propagandiste et agressive au plan international, et une autre, fondée sur une socialité participative et positive, où système et mécanisme des rapports sociaux sont mis à nus, et mesurés à l'aune des valeurs du Christianisme par celui, qui, entre autres choses, a fondé le mythe de Noël. Une socialité discursive, pratique, théâtrale, ludique.

A l'orée du 18^e siècle, la bourgeoisie anglaise était dans sa phase militante, et luttait pour se tailler une place dans une société en pleine mutation. Elle portait le projet impérial de la Grande-Bretagne, dont la domination politique et militaire de territoires aux dépens d'autres nations européennes concurrentes lui assurerait le contrôle de marchés extérieurs vitaux pour sa propre base économique. La construction de l'ennemi faisait partie intégrante de l'idéologie qui accompagne ces visées. Au début de l'ère victorienne, par contre, la Grande-Bretagne était à la tête d'un empire sur lequel le soleil ne se couchait jamais. La communauté britannique alors, plus sûre de son identité, moins polémique, est tournée vers ses propres mécanismes régulateurs, et ses valeurs fondamentales. L'amitié y concerne beaucoup plus les rapports intra-communautaires.

Les itinéraires que suivent Pip et Robinson vers la sphère de l'amitié s'apparentent malgré leur différence. D'une part, une désaffection de soi ou de son environnement immédiat marque leur position initiale. D'autre part, leur histoire suit un passage d'une pratique spontanée de valeurs culturelles héritées à une démarche plus consciemment cognitive, où une attitude plus participative à la culture est assumée. Dans les deux cas, cependant, quoique sur des modes différents, la dimension ludique, de l'ordre du jeu de la pensée, laisse entrevoir le doute salutaire.

Cependant, l'utile, comme le commerce, est de l'ordre du calcul. L'errance, elle, incarne l'expérimentation. Il n'est jusqu'à la probabilité qu'elle n'envisage clairement. L'amitié utile, dans un monde où les rapports entre les hommes sont médiatisés par l'argent comme valeur suprême, est une contradiction dans les termes. Ne serait-ce pas pousser un système jusqu'à son aboutissement logique, une manière de jeu ? Ainsi fonctionne peut-être l'amitié, en tant que mode de connaissance de soi et de l'autre, va-et-vient sans fin de la démarche de la cognition, du jeu de la pensée.

OUVRAGES CITES

- Aristote. *Ethique à Nicomaque*. http://66.102.9.104/search?q=cache:peYgzpc_D9MkJ:pedagogie.ac-montpellier.fr/Disciplines/philosophie/ressources/ethique_nicomaque.doc+Aristote+Ethique&hl=en
- Bakhtin, M. M. *The Dialogic Imagination*. Edited by Michael Holquist. Translated by Caryl Emerson and Michael Holquist. 1981. Austin: University of Texas Press, 1992.
- Defoe, Daniel. *Robinson Crusoe*. 1719. Oxford; New York : Oxford University Press, 1998.
- Dharwadker, Aparna. "Nation, Race, and the Ideology of Commerce in Defoe." *The Eighteenth Century* 39.1 (spring 1998): 63-84.
- Dickens, Charles. *Great Expectations*. 1860-61. London; New York: Dent; Dutton: 1963, 1969.
- El Mur, Dimitri. Textes choisis et présentés par. *L'amitié*. Paris: Flammarion, 2001.
- Foucault, Michel. *Les mots et les choses*. Paris : Gallimard, 1966.
- Hill, Christopher. "Science and Magic in Seventeenth-century England." In Samuel, Raphael and Stedman Jones, Gareth, edits. *Culture, Ideology and Politics. Essays for Eric Hobsbawm*. London: Routledge and Kegan Paul, 1982, 176-193.
- Introduction à l'étude des livres VII et IX de *Léthique à Nicomaque*. <http://216.239.59.104/search?q=cache:CPhpuE5X800J:edelassus.fr/ee.fr/oeuvre/ethic/ethicamit.pdf+Aristote+Ethique&hl=en>
- Rudé, George. *Ideology and Popular Protest*. London: Lawrence and Wishart, 1980.
- Said, Edward. *Culture and Imperialism*. London: Chatto & Windus, 1993.
- Saint Augustin d'Hippone. *Confessions*. <http://www.abbaye-saint-benoit.ch/saints/augustin/index.htm>
- Saint Augustin d'Hippone. *La Cité de Dieu*.
- Saint Augustin d'Hippone. *Lettres* <http://www.abbaye-saint-benoit.ch/saints/augustin/lettres/s001/1002.htm>
- Wheeler, Roxann. "My Savage, My Man: Racial Multiplicity in *Robinson Crusoe*." *English Literary History* 62.4 (1995): 821-61.